Document généré le 25 avr. 2024 04:54

Séquences
La revue de cinéma

Script

Léo Bonneville et Maurice Elia

Numéro 137, novembre 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/50597ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bonneville, L. & Elia, M. (1988). Compte rendu de [Script]. *Séquences*, (137), 6–9.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

d'un autre homme que son mari) tout comme Katharine Hepburn, qui se trouve dans une situation à peu près identique dans *Summertime*.

Chacune réagit selon son tempérament, sa nationalité, son époque. Et quand David Lean fait jouer à des acteurs étrangers des rôles complètement en dehors de leur emploi normal, il s'arrange toujours pour trouver LE détail affectif ou culturel qui rendra leur état totalement perceptible au public. Dans *Zhivago*, un Arabe, ou plutôt un Égyptien, Omar Sharif; une Anglaise, Julie Christie; une Américaine, Geraldine Chaplin; et autres, qui recréent la Russie d'avant et pendant la Révolution avec une justesse et une économie de moyens qui relèvent du grand art. Les acteurs ne « jouent » pas russe, ils « sont » russes, grâce à l'exigence du metteur en scène. Ajoutez à cela un oeil infaillible pour la composition, l'atmosphère et le détail significatif (comme pour les caractères) des décors, des paysages et des costumes, et vous aurez une petite idée des raisons qui, quinze, vingt ou trente ans après, font que David Lean « fonctionne » toujours. Et le visionnement de ces cassettes le prouve amplement. Ce ne sont pas des films qu'on expédie en quelques heures, le samedi soir avec des copains, une bière à la main: non. Ce sont des poèmes cinématographiques, superbes et intenses, austères, beaux et graves comme des quatuors de Beethoven ou des tableaux de Degas. Ils sont à votre disposition, ne vous en privez pas.

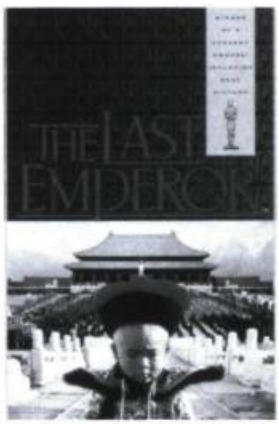
NOUVEAUTÉS EN ANGLAIS

E.T. (Steven Spielberg, 1981-1982). L'événement de l'année, non seulement parce que c'est un des films les plus célèbres de l'histoire du cinéma, mais aussi parce qu'il est en vente à 26,95 $ ou 29,95 $, selon les endroits. On anticipe quarante millions de ventes. Et ce n'est qu'un début! Ah! que ces gens sont donc habiles! C'est un truc publicitaire de bonne guerre.

Cinderella (Walt Disney, 1950). C'est une autre opération publicitaire à haut rendement: on redistribue les films année après année jusqu'à satiété. Puis on les lance en vidéocassette où ils font un malheur. *Lady and The Tramp* s'est maintenu à la première place du box-office vidéo pendant 31 semaines.

Empire of The Sun (Steven Spielberg, 1987). Ce que cette aventure épique perd au petit écran, elle le regagne en intimité et en concentration. Mais il est vrai que Spielberg, qui n'aime pas particulièrement la vidéo, a émis des réserves quant à la présentation de son film le plus récent (et le plus aimé) sur le petit écran. À vous de juger...

The Last Emperor (Bernardo Bertolucci, 1987). Tout le monde en parle, et si vous ne l'avez pas vu en salle, offrez-le-vous sur petit écran. Mais soyons francs, là, vous y perdrez... malgré la fascination que le film continue d'exercer.



Light Years (René Laloux, 1987). Le passage au petit écran ne détruit pas la magie, au contraire. Et c'est une bien belle histoire! [1]

Frantic (Roman Polanski, 1988). Dans le style de Hitchcock, a-t-on dit dans la publicité. C'est partiellement vrai pour le scénario, mais certainement pas pour le traitement. Le vieux Hitch était autrement habile (ou torturé, comme on voudra). Il y a cependant, dans la première partie, un suspense indéniable, mais qui s'effrite vite dans la seconde partie. Le transfert vidéo, par contre, ne diminue le film en rien, et il se voit aussi bien sur le petit écran qu'en salle. Là encore, c'est une question d'adaptation.

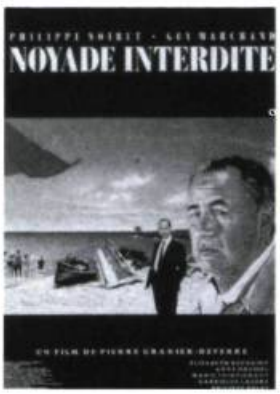
September (Woody Allen, 1987). Si un metteur en scène « passe » bien sur le petit écran, c'est Woody Allen, dont l'intimisme et l'introspection psychologique font merveille ici. Les relations familiales sont approfondies comme rarement, et le résultat est bouleversant. On a souvent comparé Woody Allen à un Ingmar Bergman des années 80, et ce film n'est pas loin d'en faire la preuve.

(1) Voir critique du film, p. 92.

NOUVEAUTÉS EN FRANÇAIS

Les Lunettes d'or (Giuliano Montaldo, 1987). Un peu mélo mais attachant, avec de remarquables compositions de Philippe Noiret et Rupert Everett. La montée du nazisme en Italie et l'ostracisme d'un médecin homosexuel dont le seul ami est juif.

Noyade interdite (Pierre Granier-Deferre, 1987). Deux policiers se



détestent. Ils sont obligés de former une équipe enquêtant sur une série de meurtres commis dans une station balnéaire. L'envers dramatique des *Ripoux*, avec Philippe Noiret et Guy Marchand.

Au revoir les enfants (Louis Malle, 1987). Une chronique douloureusement présente sur le déportement des jeunes Juifs en Allemagne pendant la guerre. Récit largement autobiographique de Malle. Un film dur, mais profondément attachant et surtout d'une sensibilité inhabituelle chez ce metteur en scène qui en a vu d'autres.

La vie est un long fleuve tranquille (Étienne Chatiliez, 1987). Deux bébés sont intervertis dans la clinique où ils sont nés. Et les familles ne se ressemblent pas. L'une est bourgeoise et cossue, l'autre assez démente et affamée. Un comique doux-amer, une interprétation assez savoureuse, et une étude sociale totalement délirante... parce les enfants retrouveront leur famille respective, avec les conséquences que cela implique.

PANORAMA DU FILM NOIR AMÉRICAIN

par Raymond Borde et Étienne Chaumeton

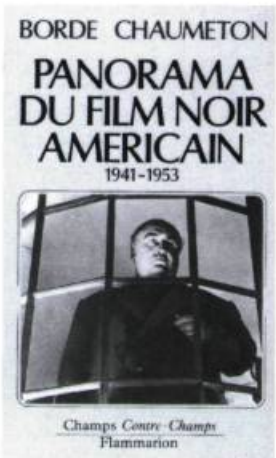
FRITZ LANG

par Lotte H. Eisner

LE CINÉMA RÉVÉLÉ

par Roberto Rossellini

Trois nouvelles rééditions viennent de paraître chez Flammarion.



Qu'est-ce qui fait le film noir? La présence de la violence. Et sa vocation est de « créer un malaise spécifique ». Les auteurs de ce *Panorama* étudient systématiquement le film noir américain en découvrant ses sources, en examinant son évolution et en marquant ses influences, surtout sur le documentaire. Des index terminent avantageusement ce livre indispensable sur le sujet. Malheureusement, il ne va que de 1941 à 1953.

Il faut savoir que Lotte H. Eisner avait écrit ses livres précédents en français. Quand elle commença la rédaction de celui-ci, Fritz Lang lui demanda de le rédiger en allemand pour mieux le relire et en vérifier l'exactitude factuelle. Il envoya des annotations manuscrites sur les premiers chapitres. Par la suite, sa vue déclinant, il dut dicter ses observations. Le livre examine donc les films de Fritz Lang en les classant en trois catégories: les films allemands avant Hitler et

Liliom, la période américaine, la seconde période allemande. Indéniablement le livre le plus fouillé sur l'oeuvre de ce grand cinéaste allemand.

Le cinéma de Rossellini tente de s'attacher à la littéralité des choses et à elle seule. C'est là « une voie royale pour l'émergence d'une vérité qui ne doive rien qu'aux puissances du cinéma. » Pour le père du néo-réalisme, le film n'a jamais été une fin en soi, mais s'offre à l'avènement d'une vérité laissée aux soins du spectateur. Ses scénarios tournent toujours autour de trois figures: l'aveu, le scandale et le miracle. Ce livre contient plusieurs entretiens avec Rossellini ainsi que des tables rondes et se termine par la filmographie complète et détaillée du célèbre réalisateur italien.

Léo Bonneville

Flammarion, Paris, 1988, 284, 438, 286 pages.

L'ODYSSÉE DE L'AFRICAN QUEEN LA NUIT DU CHASSEUR

par James Agee

Critique à *Time* et à *Nation*, James Agee dénonce les films conventionnels de Hollywood et souhaite que le spectateur ait une plus grande liberté de faire à son imagination. Il voue une grande admiration à John Huston avec qui il écrit le scénario d'*African Queen* d'après le roman de C.S. Forester, que le cinéaste réalisera en 1952. Il signera également le scénario de *La Nuit du chasseur* d'après le roman de David Grubb et que portera à l'écran Charles Laughton, son unique réalisation. Décédé en mai 1955, James Agee n'aura pas l'occasion de voir le film, sorti quelques mois plus tard. Ce sont ces deux textes que réunit ce volume. Textes qui fournissent les sortes de plans, les divers mouvements d'appareil et la qualité de la lumière. Deux scénarios d'une grande beauté dus à la plume d'un grand écrivain.

Léo Bonneville

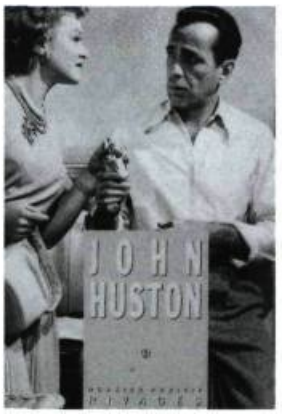
Flammarion, Paris, 1988, 230 pages.

JOHN HUSTON

en collaboration

Après avoir publié un excellent numéro 1 (sur Stanley Kubrick), les rédacteurs de la revue de cinéma *Positif* ont eu la bonne idée de consacrer leur deuxième numéro à John Huston. La collection, dirigée par Gilles Ciment (superbe présentation, magnifiquement illustrée), rassemble à chaque fois d'importants entretiens que le cinéaste a accordés à la revue au cours des ans, des documents inédits (généralement signés du réalisateur), des études sur ses films datant du temps de leur sortie dans les salles et une bio-filmographie complète de l'artiste.

De cet ouvrage consacré à Huston (mort l'an dernier à l'âge de 81 ans), il faut avoir lu, entre autres, l'accueil vibrant que le critique Ado Kyrou lui réserva lors de la sortie de *Moby Dick* en 1956: « Ce film, nous le voyons sans épiderme, nous le recevons directement sur la chair et il fait mal, comme font mal les grandes amours. Huston restant par-dessus tout fidèle à l'homme, à lui-même et à Melville, m'a fait sentir par ses éclairs uniques la profonde parenté entre la pensée et les images, le blasphème et la libération, la furie et le tonnerre de Melville et de Lautréamont... » (texte paru dans *Positif*, n° 20, janvier 1957). Plus loin, à propos de *The*



Misfits, dans un article critique sous forme d'étude qu'il intitula « Marilyn, Miller, Huston et l'amour », Marcel Oms n'hésitait pas à affirmer qu'une quête spécifiquement hustonienne est celle de chercher l'aventure: « C'est le propre de l'homme de chercher son dépassement et Huston est le cinéaste de l'Homme... » (texte paru dans *Positif*, n° 41, septembre 1961).

L'intérêt de ce recueil d'articles réside certainement dans l'essai de définition de l'esprit d'un créateur à travers l'analyse de ses créations successives. Mais on peut le considérer d'autre façon et se demander, en le lisant, si la critique a changé aujourd'hui, si l'amateur de cinéma est toujours emporté par la passion que lui communique la chose écrite, et si cette chose écrite, justement, n'a pas trop perdu de sa force au siècle du va-vite et du pas-le-temps.

Maurice Elia

Dossier Positif-Rivages, n° 2, Paris, 1988, 192 pages.

LES AMOUREUX DU 7e ART

par Jacques Rouland

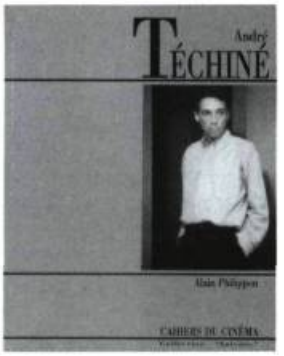
Ce livre est un recueil de textes sur des gens du cinéma. Jacques Rouland est un fan du cinéma et il a amassé des souvenirs qu'il livre d'une façon directe et savoureuse. C'est qu'il a toujours une anecdote amusante à glisser. Ses proies sont: Arletty, Belmondo, Montand, Guitry, Raimu, Fernandel, Brasseur, de Funès, Galabru, Marchand, Yanne, Chabrol, Melville, Truffaut et aussi de Sica, Chaplin, Grant et plusieurs autres. On le voit, l'auteur circule dans le monde du cinéma prenant sa pâture avec grande avidité. Mais il sait si bien la partager qu'on lit ces petits « portraits » avec plaisir.

Léo Bonneville

Éditions J'ai lu, Paris, 1987, 282 pages.

ANDRÉ TÉCHINÉ

par Alain Philippon



En s'abstenant de donner son avis sur la dizaine de films qu'André Téchiné a réalisés jusqu'à ce jour, on ne peut que se demander le pourquoi de cette étude de fond, et encore — il s'agit d'un livre, pardi, en bonne et due forme, avec entretiens, analyses détaillées et... filmographie. Le talent de Téchiné n'est plus à faire, on n'est pas prêt d'oublier les éclairs de fulgurante beauté de *Barocco* ou la dimension quasi existentielle que prenaient les amoureux de *Rendez-vous*. C'est un cinéaste à message, à thème, à thèse, on n'en doute pas. Mais de là à lui consacrer un livre, lorsque sa carrière semble encore en gestation, il y a là une aberration qu'on ne peut expliquer que par la profonde fascination qu'a dû exercer le cinéaste sur l'auteur, Alain Philippon, professeur de cinéma et rédacteur aux *Cahiers du cinéma* depuis 1981.

C'est d'autant plus aberrant que les précédents numéros de cette collection « Auteurs » des *Cahiers* étaient consacrés à des « grands » du cinéma (Bresson, Tati), parfois disparus (Eustache, Ophuls). Les prochains titres à paraître traiteront d'ailleurs de Fassbinder et de Guitry.

Néanmoins, Philippon a su dégager de l'oeuvre de Téchiné des thèmes récurrents (la famille nucléaire au père absent, l'itinéraire de personnages marqués par l'apprentissage, les images « séductrices », le style travaillé et résolu des situations) et les entretiens accordés à l'auteur par

Pascal Bonitzer (co-scénariste des *Soeurs Brontë*, du *Lieu du crime* et des *Innocents*), Renato Berta (directeur-photo pour *Rendez-vous*, entre autres) et Martine Giordano, monteuse attitrée de Téchiné depuis 1983, nous aident à en savoir plus sur la méthode de travail de ce cinéaste « en proie à la tentation de l'abîme, parce que (ses) personnages eux-mêmes sont travaillés au corps par la tentation du gouffre et de leur propre perte, par le désir inconscient de franchir les limites du familier et du familial... » Littérature « Cahiers », il va sans dire, mais, reconnaissons-le, fascinante, et ce, de bout en bout.

Maurice Elia

Cahiers du cinéma, Collection « Auteurs », Paris, 1988, 158 pages.

BURT LANCASTER
par Roland Lacourbe

Dans son introduction d'une quarantaine de pages, l'auteur ne nous apprend pas grand chose sur la vie de cet acteur. Nous savons toutefois que « ce physique impressionnant, ce maintien viril et cette morphologie d'homme d'action sont ceux d'un intellectuel, d'un amateur d'opéra, d'un grand connaisseur de danse classique et moderne, d'un lecteur de haute littérature... D'un homme cultivé et philosophe, traversant la vie avec la tranquille assurance de l'autodidacte. En même temps que ceux d'un inépuisable bonimenteur. » Quant à la suite, Roland Lacourbe se contente de suivre la carrière cinématographique de Burt Lancaster en y apportant de minces détails. Plus intéressante et plus riche la filmographie qui analyse chacun des 75 films (à 75 ans) auxquels a participé ce grand acteur. On y trouve un résumé du scénario et une critique du film. Comme toujours dans cette belle collection, les photographies sont superbes (même en couleur).

Léo Bonneville

Edilig, Paris, 1987, 224 pages.

HISTOIRE GÉNÉRALE DU CINÉMA AU QUÉBEC
par Yves Lever

Difficile de dire lequel des aspects de cette étude approfondie est le plus intéressant, le plus nécessaire à la compréhension et à l'analyse de notre cinéma national, le plus essentiel à l'idée qu'on s'est faite, qu'on se fait, qu'on se fera du cinéma québécois chez nous ou à l'étranger. Dans un livre qui se veut « une synthèse historique qui s'adresse à tous les curieux de l'histoire », Yves Lever a su rassembler (et ingénieusement interpréter) les événements autant que les nomenclatures pour donner une idée générale du cinéma québécois, de sa préhistoire à nos jours.

Pour ceux qui ne trouveront dans cet ouvrage que peu de découvertes véritables (je pense particulièrement aux cinéphiles, journalistes et autres spécialistes), précisons qu'il veut être avant tout un ouvrage de base, décrivant des faits et analysant avec rigueur les liens qui les unissent. Le ton pédagogique se ressent donc souvent, ce que l'auteur reconnaît d'ailleurs lorsqu'il parle de l'aspect « manuel », visible dans les divisions et les références. Lever est, ne l'oublions pas, professeur de cinéma au cégep Ahuntsic à Montréal, et

c'est tout à son honneur d'avoir réussi à combiner les connaissances acquises par son métier et sa curiosité de cinéphile passionné de cinéma et d'histoire.

Certains de ses contemporains trouveront trop sévères des jugements qu'Yves Lever débite parfois à l'emporte-pièce (sans doute en laissant seulement parler son coeur), mais ils ne pourront pas être insensibles à la vérité de plusieurs affirmations concernant notamment « l'image nationale », la « carence ou paresse » des scénarios, la multiplicité des festivals, le leurre des coproductions, la faiblesse d'une critique qui fait « le contraire de ce que le vieux Henri Agel formulait comme premier principe: se tenir très loin des cinéastes et très près des films »...

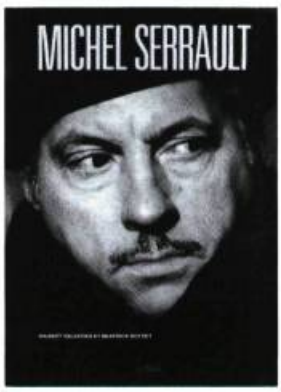
Enfin, notons la présence parmi les annexes, d'un « petit dictionnaire pour rire », intitulé « Cherchez la perle... » dans lequel l'auteur s'est amusé à inscrire quelques déclarations originales, glanées au gré de sa recherche, et parmi lesquelles nous avons choisi celle-ci, datée de 1982 et signée Jean Chabot: « En 1962, le cinéma québécois était une urgence. En 1982, ça semble devenu un luxe, un passe-temps. Il y a là un petit malaise. »

Maurice Elia

Boréal, Montréal, 1988, 560 pages.

MICHEL SERRAULT
par Gilbert Salachas et Béatrice Bottet

Dès son jeune âge, Michel Serrault a un penchant naturel pour le comique. Cela ne l'empêchera pas de songer à la prêtrise dès l'âge de treize ans. Il a la foi et il l'a toujours. Pour lui, « celui qui arrive à s'équilibrer avec la règle de vie du christianisme a la meilleure chance d'être heureux et en paix. » Il entre donc au séminaire. Mais bien vite, un prof lui fait savoir qu'il serait plus à sa place sur les planches. Il se dirige alors vers le cirque qui lui apprend « l'efficacité comique et la poésie. » mais le cirque est menacé. Il passe au cabaret, au théâtre et au cinéma. Au cinéma, il n'accepte jamais de faire plus de six prises; au-delà c'est de la répétition. Ses débuts au cinéma ne lui fournissent pas la chance de jouer dans des films de qualité. C'est la participation « alimentaire ». Mais, dit-il, tout est alimentaire. Même quand il jouera dans les films de Chabrol, Miller... À propos de *L'Avare* qu'il a joué, il dit:



— En jouant la comédie, je prêche la tolérance et l'espérance. L'espérance est la grande chose de la vie. Je sauve tout le monde... à condition qu'on rie.

— *La tolérance c'est tout pardonner à tout le monde?*

— Et à soi-même. N'oublie pas que le désespoir est le plus grand des péchés.

On ne peut prêcher l'espérance universelle avec cette réserve: sauf moi.

— *Mais comment peut-on reprocher à un désespéré d'être un désespéré?*

— On ne peut rien empêcher, mais on peut penser que c'est méconnaître le christianisme.

Vraiment, il y a un curé chez Michel Serrault.

Dans la seconde partie, le livre suit la carrière cinématographique du comédien film par film avec les commentaires des auteurs. Un livre qui fait bien connaître l'homme et ses prestations, livre relevé par de très belles illustrations.

Léo Bonneville

Edilig, Paris, 1986, 158 pages.

ARLETTY OU LA LIBERTÉ D'ÊTRE
par Christian Gilles

En 1930, cette année-charnière entre le muet et le parlant, René Hervil tourne *La Douceur d'aimer* et donne à une jeune débutante dans le cinéma (qui s'est déjà produite à Paris dans quelques spectacles et comédies musicales) un petit rôle de dactylo. C'est le premier film d'Arletty, de son vrai nom Léonie Bathiat, née le 15 mai 1898, à Courbevoie. Elle s'y trouve « affreuse », s'éloigne un temps du cinéma pour se reconsacrer au théâtre. Mais le septième art revient la chercher: petit rôle (mais inoubliable) dans *Pension Mimosas* (1934, de Jacques Feyder), puis *Messieurs les ronds-de-cuir* (1936, d'Yves Mirande), d'après deux pièces de Courteline.

Soudain, c'est la rencontre avec Marcel Carné qui lui confie les quatre grands rôles de sa carrière: Madame Raymonde dans *Hôtel du Nord* (1938), Clara dans *Le Jour se lève* (1939), Dominique dans *Les Visiteurs du soir* (1942) et enfin Garance dans *Les Enfants du paradis* (1943-45).

Christian Gilles, dont c'est le premier livre, décrit avec force détails la « période noire » d'Arletty, l'après-guerre où on lui reprocha « d'avoir été une star du cinéma français sous domination

allemande » et d'avoir entretenu des amitiés coupables (dont celle avec Louis-Ferdinand Céline). Pour l'auteur, elle a accepté de se souvenir et de se raconter, sans amertume, sans complaisance envers elle-même, malgré cette cécité accidentelle qui interrompit sa carrière au milieu des années 60.

Le livre bénéficie d'une excellente mise en pages, d'une théâtro-filmographie d'une ébahissante précision et d'une série de témoignages sur cette grande dame du cinéma français, « au rire à la fois amer et rusé ».

Maurice Elia

Librairie Séguier, Paris, 1988, 208 pages.

CINÉMATOGRAPHIE INVENTION DU SIÈCLE

par Emmanuelle Toulet

Ce petit livre vous dira tout sur l'origine du cinématographe. Il inventorie les différentes étapes de cette invention et les nombreux appareils qui ont conduit

définitivement au cinématographe des frères Lumière. De plus, il fournit des textes des inventeurs et de nombreuses photographies en noir et blanc et en couleur viennent illustrer avantageusement les procédés de projection. C'est un vade mecum cinématographique très utile. La mise en pages très élaborée donne une sorte de mouvement à cette étonnante histoire. Des témoignages et des documents complètent ce petit volume.

Léo Bonneville

Gallimard, Paris, 1988, 176 pages.

UN MONDE À PART

par Shawn Slovo

Dans son introduction, l'auteur raconte comment est né son scénario.

Il est sorti de sa vie avec sa mère qui connut cent dix jours de détention dans l'isolement complet. Ce scénario, elle l'a travaillé pour lui

donner finalement le titre d'*Un monde à part*. Chris Menges ayant lu le scénario ne voulut pas faire les images mais diriger le film. Le livre nous donne le journal de ce tournage, montrant les difficultés rencontrées au cours de huit mois passés au Zimbabwe. De plus, Shawn Slovo fournit le découpage complet du film.

Léo Bonneville

Jade-Flamarion, Paris, 1988, 156 pages

La rentrée

Deux ans après *Mélo*, Alain Resnais a repris le chemin des

studios pour tourner un film d'après un sujet du caricaturiste et dramaturge américain Jules Feiffer. Cela s'intitule pour le moment *I want to Go Home* car, à l'instar de *Providence*, l'on y parle surtout anglais et la distribution est en conséquence peuplée d'acteurs américains. Mais le protagoniste est un professeur d'université français, spécialiste de Flaubert, campé par Gérard Depardieu, et pour lui le titre sera *Je veux rentrer à la maison*. Il s'agit en principe d'une comédie légère, ce qui est nouveau pour le cinéaste.

Le retour

Depuis son dernier film *The Last Tycoon* en 1976, Elia Kazan s'est surtout consacré à l'écriture. Il a pondu divers romans et il vient de publier une autobiographie qui a fait beaucoup parler. Il est maintenant fortement question d'un retour au cinéma avec l'adaptation de l'un de ses propres livres, *Beyond the Aegean*.

Le comédien

Après avoir joyeusement détruit la légende de Joan Crawford dans *Mommy Dearest*, Larry Peerce ressuscite cette fois le comique John Belushi, mort d'une « overdose », il y a quelques années, dans *Wired*, d'après un livre-enquête écrit par le journaliste Bob Woodward (l'un des héros de *All the President's Men*). Le rôle du corpulent comédien est tenu par un nouveau venu, Michael Chiklis.

La réunion

Pour son nouveau film, *Les Amants du Pont-Neuf*, le jeune cinéaste Léos Carax a repris le couple gagnant de son oeuvre précédente, *Mauvais sang*, Juliette Binoche et Denis Lavant (celui-ci était d'ailleurs aussi le héros du premier film de Carax, *Boy Meets Girl*). Le tournage se poursuit à Paris et à Montpellier.

Le voyage

Une femme poursuit à travers le monde un homme qu'elle aime et qui lui échappe toujours. Voilà le thème du film *Jusqu'au bout du monde* que Wim Wenders va tourner aux quatre coins de la Terre. Le sujet lui vient de sa nouvelle égérie, Solveig Dommartin, qui jouait la trapéziste dans *Les Ailes du désir*.

Les antécédents

Le film *Women in Love* (1969) tiré d'un roman de D.H. Lawrence a fortement contribué à lancer la carrière du réalisateur Ken Russell.

Le cinéaste retourne à cette source d'inspiration en portant à l'écran un autre roman du célèbre auteur, *Rainbow*. Glenda Jackson y tiendra le rôle de la mère de Gudrun, le personnage qu'elle campait dans l'autre film. Le sujet de l'intrigue se situe en effet quelques années avant le récit de *Women in Love*; c'est Sammi Davis (*Hope and Glory*) qui est la nouvelle Gudrun.

La banlieue

Joe Dante laisse de côté le fantastique et la science-fiction pour raconter les tribulations d'un citadin qui s'installe en banlieue. Tom Hanks (*Splash, Big*) est le héros de cette comédie; il y a comme épouse Carrie Fisher, la princesse Leia de *Star Wars* et comme adversaire Bruce Dern, spécialiste des rôles de « craqués ». Le film s'appelle *The Burbs*.

Les bouquets

Herbert Ross, chorégraphe et

cinéaste, dont les derniers films s'intitulaient *The Secret of My Success* et *Dancers*, a réuni un beau bouquet d'actrices pour tourner *Steel Magnolias* d'après une pièce à succès. On y trouvera en effet, dans le rôle d'employées d'un salon de beauté en Louisiane, Sally Field, Shirley MacLaine, Daryl Hannah, Dolly Parton et Olympia Dukakis.

Le diable

Carole Laure sera la vedette d'un nouveau film français au titre pourtant anglais, *Thank You Satan*. On y raconte l'histoire d'une fille de quatorze ans qui a recours au diable pour empêcher ses parents de divorcer. André Farwagi signe la mise en scène et le partenaire de Carole est Patrick Chesnais, l'industriel fatigué de *La Lectrice*.

Le policier

Alexandre Arcady, le cinéaste pied-noir qui est venu diriger les prises de vue de *Hold-up* à Montréal avec Belmondo, tourne un nouveau film, *Union sacrée*. On y raconte l'aventure commune de deux flics français nés en Afrique du Nord, l'un Arabe l'autre Juif, qui luttent ensemble contre des trafiquants de drogue. Les partenaires sont campés par Richard Berry et Patrick Bruel.